

continent, de la quincaillerie et de la verroterie, que leurs vendent des colporteurs russes. La plage était couverte de leurs baïdars, qui, posés à terre sur un des bords, la quille en haut, leur tenaient lieu de tentes; des peaux de rennes tannées et cousues ensemble, servaient de rideaux pour clore l'habitation dans laquelle toute la famille couchait.

Le négoce entre les Russes et les Tchouktchis était fort actif; ceux-ci vendaient leurs vêtements en fourrures, des dents de morse, des mâchoires de baleines, des boyaux de rennes remplis de viande hachée et mêlée avec de la moelle et de la graisse. Les femmes trafiquaient de leurs faveurs. Les hommes étaient les premiers à les offrir; mais il est bon d'observer que c'étaient des prisonnières enlevées aux Américains leurs voisins, avec lesquels ils sont fréquemment en guerre.

Les Tchouktchis se divisent en deux tribus, les stationnaires et les errans ou rennes; les premiers occupent les lieux où l'on peut pêcher commodément. Ils sont extrêmement laborieux. Leurs baïdars, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches, leurs vêtements, leurs ustensiles sont faits avec beaucoup d'habileté; ils fournissent aux Tchouktchis errans, plusieurs de ces objets, et même les femmes qu'ils font prisonnières; ils reçoivent en échange des rennes, des chaudières de cuivre et de fer,

des couteaux, de la verroterie et autres marchandises provenant des Russes.

Les Tchouktchis serrent leurs provisions d'hiver dans des magasins creusés en terre; elles consistent en chair de renne, de phoque et de morse séchée, en racines et en baies; ils gardent aussi l'huile de poisson et de phoque dans des outres de peau, et en vendent aux Tchouktchis errans.

Lorsqu'ils sont affectés de maladies graves, ils offrent des rennes en sacrifice aux esprits malfaisans; quelquefois ils tuent un chien dans ces occasions; le malade est promené autour de la victime, et on le frotte avec la graisse et le sang. A la mort d'un Tchouktchi son corps est brûlé, puis on élève sur le lieu où était le bûcher un tas de pierre auquel on tâche de donner la forme d'un homme. Une grosse pierre enduite de moelle et de graisse est à la place de la tête, et des bois de rennes sont placés auprès. Les parens du défunt visitent ce lieu une fois tous les ans, et rappellent les prouesses de celui dont ils honorent la mémoire; ensuite chacun frotte de moelle et de graisse la pierre de la tête, et ajoute une ramure au tas qui est à côté.

Les Tchouktchis ne comptent que deux saisons, l'été et l'hiver; au commencement de chacune ils immolent des victimes et célèbrent des fêtes. Les hommes des deux tribus sont très-



attachés à leurs femmes et à leurs enfans. Si une épouse est infidèle, tout le monde l'abandonne; le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme est de la soupçonner d'accorder ses faveurs à un étranger.

Les Tchouktchis errans sont très-fiers; ils traitent de vieilles femmes tous les hommes des nations voisines, et disent qu'ils n'en voudraient que pour valets, et pour gardiens de leurs troupeaux. Les rennes sont leur seule richesse.

On fut assez surpris le 12 août, lorsque Billings annonça qu'il allait quitter le vaisseau pour gagner par terre les bords de la Kovima; il prit avec lui douze personnes de l'équipage, parmi lesquelles se trouvaient le naturaliste et le dessinateur, et emporta beaucoup de marchandises.

Le commandement du vaisseau échut alors à Saritchev qui était chargé d'aller à Ounalachka percevoir le tribut des Aléoutes. Il fit voile le 13 août directement pour Ounalachka où il espérait trouver Hall. Il y arriva le 29; celui-ci venait d'en partir, mais trois jours après, il fut de retour.

Les deux vaisseaux furent désarmés, et avec les mâts de hune, les vergues et des planches que l'on couvrit avec les voiles, on construisit sur le rivage une espèce de magasin où l'on serra les vivres et toutes les munitions. On forma un

hangar avec des mottes de terre, des espires et des avirons en firent le toit qui fut revêtu de joncs; on pratiqua dans l'intérieur deux fours pour cuire le pain, et l'on y établit les ateliers du voilier, du charpentier et des autres ouvriers.

Les deux capitaines, les officiers et la plupart des matelots continuèrent à coucher à bord; d'autres personnes se bâtirent des huttes semblables au hangar, parce que les cabanes des naturels étaient si petites et si peu commodes que l'on ne voulut pas y loger. Une partie de l'équipage était occupée continuellement à ramasser le bois flotté que les vagues jetaient sur la plage, mais il était tellement imbibé d'eau de mer qu'il ne brûlait que très-difficilement, et l'on n'en recueillait pas toujours assez pour la consommation d'un jour.

Les insulaires prévenus que l'on devait passer l'hiver chez eux, avaient fait sécher une grande quantité de poissons, et avaient réuni une bonne provision de petits fruits qu'ils avaient mis dans des barriques laissées à cet effet. Toutes les précautions étaient prises pour ne pas être au dépourvu de vivres frais pendant la mauvaise saison. Le bœuf salé était si vieux qu'il avait perdu ses qualités nutritives; il ne restait presque plus de biscuit, heureusement on avait encore beaucoup



de farine ; il ne manquait que du bois pour cuire du pain.

Plusieurs Ounalachkans s'empressèrent d'apporter pour tribut des peaux de renards noirs et rouges ; Saritchev, pour leur témoigner sa satisfaction de la belle qualité de ces fourrures, leur fit des présens d'une valeur considérable à leurs yeux. En allant à la pêche ils firent part aux habitans des autres îles du motif du séjour des frégates dans l'archipel.

Saritchev reçut des messagers de la part des agens russes rétablis à Kadiak, qui demandaient divers objets qu'il ne put leur fournir, parce qu'il n'en était pas suffisamment approvisionné. Des Aléoutes qui accompagnaient ces émissaires, se plaignirent à Saritchev des mauvais traitemens que les chasseurs de sa nation leur faisaient éprouver ; et demandèrent la permission de retourner chez eux. Cette requête était trop juste pour qu'un homme aussi humain que Saritchev ne l'accueillit pas favorablement ; il avertit de plus les chasseurs qu'ils étaient responsables du tribut des insulaires qu'ils retenaient à leur service, et que s'ils se rendaient coupables d'injustices envers eux, ils en seraient punis sévèrement.

Durant le séjour des Russes à Ounalachka, le

ciel fut continuellement voilé par des brouillards ; quelquefois ils se dissipèrent pendant la nuit, et l'on apercevait les étoiles. On éprouva des coups de vent très-violens. Un ouragan fit casser les cables du vaisseau, et jeta la corvette à la côte.

Au commencement de 1792, tout l'équipage, à très-peu d'exceptions près, était grièvement attaqué du scorbut ; les matelots étaient dans un état si déplorable que l'on n'en pouvait rassembler assez pour hisser à bord les barriques d'eau qu'il fallait embarquer. Vers la fin de février, on enterrait quelquefois jusqu'à trois hommes par jour. On commençait à craindre de ne pas pouvoir quitter l'île, lorsque la saison le permettrait.

Dans les premiers jours de mars, le vent, qui jusqu'alors avait constamment soufflé du nord, passa au sud ; le temps n'en continua pas moins à être brumeux et pluvieux ; cependant les brouillards étaient moins épais, les nuits devenaient plus claires. Le scorbut fit moins de progrès ; la mortalité cessa. Dès les premiers jours d'avril, quand on put se procurer des végétaux nouveaux, les malades reprirent peu-à-peu la santé.

Lorsque l'on voulut mettre en mer, on s'aperçut que les agrès avaient extrêmement souffert du climat d'Ounalachka ; tous les cordages



étaient entièrement pourris. Malgré le zèle avec lequel chacun travailla, on ne put faire voile que le 17 mai. Le capitaine Hall, qui était l'officier le plus ancien en grade, commandait le vaisseau; Saritchev le remplaça sur la corvette. Les deux bâtimens se perdirent de vue le 7 juin; le 16 on laissa tomber l'ancre dans la baie d'Avatcha.

Le vaisseau y fut désarmé. Hall et Saritchev s'embarquèrent sur la corvette, firent voile en juillet pour les Kouriles, où ils furent retenus jusqu'au commencement d'août, puis allèrent directement à Okhotsk, d'où ils revinrent par terre à Saint-Petersbourg.

Le reste des personnes employées à l'expédition continua de séjourner au Kamtchatka jusqu'en 1795; à la fin de juillet une galiote russe, chargée pour le compte du gouvernement, ayant débarqué sa cargaison à Saint-Pierre-Saint-Paul, emmena tous les compagnons de Billings qui voulurent s'embarquer; le 19 août ils atterirent à Okhotsk, puis traversèrent la Sibérie et la Russie, et arrivèrent à Saint-Petersbourg au mois de mars 1794.

Quant à Billings, on avait eu de ses nouvelles au Kamtchatka en 1792. Voici ce que raconta un de ses douze compagnons. « Le 15 août 1792 on s'embarqua dans des baïdars, et l'on se dirigea vers l'est; ces embarcations étaient trainées le

long du rivage tantôt par les Tchouktchis, tantôt par des chiens; on avait passé devant trois villages, on s'arrêta dans un quatrième pour y passer la nuit. Personne de notre troupe n'entendait un mot de la langue des Tchouktchis; nous étions obligés de demander par signes toutes les choses dont nous avions besoin, à l'instant nos hôtes exigeaient le paiement. Se prévalant de l'imprudence que nous avions eue de nous mettre en leur pouvoir, ils ne cachaient pas qu'ils trouvaient les boutons de nos habits très à leur gré, et les coupaient sans cérémonie; ils nous volèrent également nos tabatières, et se mirent à fouiller dans nos porte-manteaux, espérant y trouver du tabac et du fer.

« Le 14 on se rembarqua; nos interprètes nous avaient rejoints; on entra dans la baie de Metchikma que l'on traversa; et l'on arriva dans un endroit où campaient les Tchouktchis-Rennes qui avaient promis de servir de guides pour le voyage par terre. Ils nous firent une réception fort étrange; ils voulurent d'abord nous empêcher de débarquer en poussant de grands cris pour nous effrayer, et en jetant des pierres dans la mer. Enfin Imléran, leur chef, parut accompagné de quelques vieillards; ayant allumé deux feux, il prit Billings par la main, et le fit passer sur l'un des bûchers; ensuite il ôta sa blouse, dont il re-



vêtit le capitaine, qui en revanche lui donna une chemise blanche. Cet échange de vêtemens est considéré comme un pacte d'amitié et d'obligation de se défendre mutuellement. Nous subîmes tous successivement la même cérémonie, de traverser les feux, et on fit également passer par-dessus nos provisions et tout notre bagage.

« Cette formalité remplie, le chef plaça devant nous de gros morceaux de renne bouilli; cette viande était extrêmement grasse. Pour lui témoigner combien nous étions sensibles à cette marque d'hospitalité, nous lui fîmes présent de tabac, de grains de verroterie et d'aiguilles. Ces Tchouktchis passèrent la soirée à lutter et à courir.

« Le lendemain on donna divers objets à Imlérant pour les distribuer à ses gens. On lui dit qu'on espérait qu'en retour de ces présens, ils nous fourniraient des vivres, des vêtemens chauds, et qu'ils nous conduiraient sains et saufs au-delà de leur territoire.

« Le 20 les Tchouktchis sacrifièrent des rennes à leurs idoles, le 21 ils célébrèrent une grande fête : les vieillards dansèrent, ensuite Imlérant s'avança vers Billings, et le prenant par la main, lui dit : « Nos vieillards annoncent que d'après ce que nous avons observé, vos entreprises seront heureuses et auront un plein succès.

C'est la première fois que Dieu a envoyé les Russes parmi nous avec des intentions pacifiques, et pour notre avantage; ils veulent connaître nos mers et nous récompenser généreusement. Dieu les envoie pour que nous soyons à jamais alliés inséparables.

« Alors Billings passa au cou d'Imlérant un cordon auquel était suspendue une médaille; il assura les Tchouktchis que si leur conduite répondait au discours qu'ils venaient de tenir, ils pouvaient compter sur la protection de sa souveraine. » Soudain les Tchouktchis s'inclinèrent en répétant des exclamations en honneur de l'impératrice; ensuite ils chantèrent et dansèrent.

« Le 22 Billings avec quatre de ses compagnons se réunirent au village de Metchikma; l'un d'eux alla de là reconnaître la baie. Les autres gravirent le lendemain une montagne pour visiter les habitations d'hiver des Tchouktchis stationnaires qui étaient encore sous leurs tentes d'été. Ces maisons d'hiver étaient creusées en terre, l'entrée qui ressemblait à une guérite était faite avec des mâchoires et des côtes de baleine; les mêmes matériaux composaient aussi la charpente de l'intérieur.

« Deux jours après les Tchouktchis errans transportèrent leurs tentes à plus de deux verstes plus



loin sur une montagne : Billings les quitta le 28. Une troupe de ces indigènes le joignit : on resta dans le même endroit jusqu'au 4 septembre. Ensuite on marcha en faisant de petites journées et des haltes fréquentes jusqu'au 4 octobre. On avait commencé le voyage en baïdars le long de la côte, on le continua en traîneaux à travers le pays. Les lacs étaient déjà gelés, le thermomètre marquait 7 degrés au-dessous de zéro.

« Billings et un autre officier prirent les devans avec dix-sept traîneaux chargés de leur bagage. Les autres Russes eurent beaucoup à souffrir ; leurs conducteurs les laissaient manquer de vivres, et les volaient ; ils les forçaient d'aller ramasser des broussailles pour faire cuire leur souper. Cette besogne était d'autant plus pénible que le vent était très-fort et qu'il tombait abondamment de la neige. Le 14 octobre l'on arriva sur les bords de la baie de Kloutcheni, qui est sur la côte nord-est de l'Asie, et dont le cap septentrional qui s'avance dans la mer Glaciale forme une extrémité, ensuite on marcha vers l'ouest en s'éloignant de la baie.

« Le 21 on rejoignit Billings. Il distribua du tabac aux Tchouktchis qui promirent de mieux nourrir et mieux traiter ses compagnons qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Le 5 novembre on arriva sur les bords d'une grande rivière, près de

laquelle on trouva plusieurs bandes de Tchouktchis campées. Ces barbares essayèrent de massacrer leurs hôtes. Il est probable qu'ils ne tentèrent de commettre ce crime qu'à l'instigation d'un des interprètes, jaloux de la confiance que l'on accordait à l'autre. Celui-ci qui observait la conduite des Tchouktchis et prêtait l'oreille à leur conversation, soupçonna leur dessein et en avertit Billings ; puis il rassembla les chefs des Tchouktchis et leur dit qu'il connaissait leur complot : ensuite il ajouta : « Nous sommes tous prêts à mourir, mais songez bien que vous aurez beau réduire nos os en cendres, les Russes les trouveront, et nous vengeront. » Les Tchouktchis tinrent alors conseil, et continuèrent leur route, promettant de ne plus tuer les voyageurs.

Enfin le 15 février 1792, l'on atteignit les rives de l'Angarka qui se jette dans la Kouvima vis-à-vis de Nijneï. Les Russes avaient éprouvé pendant six mois et deux jours tous les maux imaginables. « Nous avons singulièrement souffert du froid, dit l'un d'eux, car nous étions sans cesse exposés à un vent violent du nord, contre lequel nous n'avions pas d'abri. Le pays désert que nous avons traversé ne produit pas un brin de bois, excepté sur le bord des rivières où croissent quelques saules nains.

« Nous étions obligés de vivre de chair de



renne, de baleine ou de phoque gelée; encore les Tchouktchis ne nous en donnaient que fort peu. Ces barbares ne se contentaient pas de vouloir nous faire périr de faim; ils nous dérobaient sans cesse nos effets. Deux fois ils formèrent le complot de nous égorger; heureusement le Tout-Puissant les a empêchés d'effectuer leur affreux projet. Nous devons lui rendre de sincères actions de grâces de ce que nous ne sommes plus en leur pouvoir. Ils ont brisé nos lignes à mesurer les distances, nos écritaires, nos crayons et nos plumes; ils nous ont empêché d'écrire la moindre note sur leur pays et d'y rien dessiner. Quand même ces sauvages n'auraient pas eu recours à ces précautions, il nous aurait été impossible de prendre des relèvemens dans cette contrée; la glace et la neige ne nous permettaient pas de distinguer les lacs de la terre. D'ailleurs nous ne nous sommes approchés de la mer que le long des baies de Metchikma et de Kloutcheni; celle-ci était alors couverte de glaces, de sorte que nous ne pûmes pas faire les observations qui auraient éclairci différens points obscurs, ni nous assurer de la direction de la mer glaciale entre le cap Oriental et le point le plus éloigné que nous avons examiné en 1787. »

Billings parvint à gagner Iakoutsk, puis il revint à Saint-Pétersbourg, où le gouvernement lui témoigna le juste mécontentement qu'il ressen-

tait de sa conduite; c'était en effet à son imprévoyance et à son entêtement que l'on devait le mauvais succès d'une expédition, qui dirigée avec sagesse, promettait des résultats brillans.